Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 1

Artikel: Mort par erreur
Autor: Mex, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221577

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Alors, ses amis de répliquer : « Mais tu n'as pas besoin de faire les frais d'un costume. Tu entres simplement comme tu es, en semant des écus dans la salle. Personne ne veut te reconnaître ! »

« A propos, moi, j'ai bel et bien été reconnu. Un mossieu, masqué, s'approche et d'une voix de clarinette me dit: « Alors, papa David, vous faites la noce ? Félicitations ! »

« Moi, à mon âge, faire la noce ! J'étais fâché. Alors, je lui réponds: « D'abord, vous, qui êtes-vous ? Qui vous a dit que suis le père David, je suis masqué ! Tâchez-voi de vous mêler de vos affaires ! »

« Quel toupet, tout de même ! » *X.*

En villégiature. — Une jeune mariée, dans sa chambre, cause avec un jeune homme qui lui fait la cour depuis quelques jours :

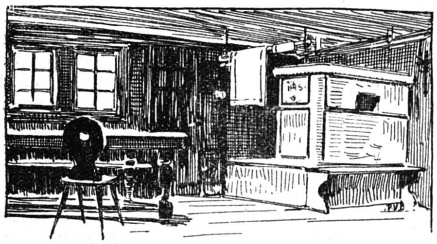
— Oui, je sais, tous les hommes sont semblables, ils disent qu'ils vous aiment, et au bout de quelques jours, pour ne pas dire quelques heures, ils vous laissent tomber.

— Oh ! non, ma chérie, je ne suis pas de ceux-là. Je vous adore pour toujours !

— Oh ! c'est trop, mon ami ,répond la jeune dame. Aimez-moi seulement jusqu'à 7 heures, j'en serai très heureuse.

— Et pourquoi seulement jusqu'à 7 heures ?

— Parce que mon mari ne rentre qu'à 7 h. ¼.



C'ETAIT UN RÉGENT D'AUTREFOIS

C'ETAIT un régent d'autrefois qui apparaissait comme un patriarche à ses petits écoliers.

Toujours vêtu d'un simple complet de milaine ou de grisette, il portait une barbe noire et des cheveux abondants. Son visage, aux traits rudes, avait une certaine dureté, que corrigeait la douceur des yeux bleus. Il était simple de mœurs, comme les paysans au milieu desquels le sort l'avait appelé à vivre. Paysan lui-même, il retournait volontiers, durant ses moments de loisir, à la carrière ancestrale.

Par les jours printaniers, on le voyait bêcher son jardin, émonder sa haie et planter ses pommes de terre. En été, il ne craignait pas de prendre une faux et d'aller se mesurer, dans la prairie, avec les meilleurs faucheurs du village. Il savait faire un char de foin, enchaper une faux et lier les gerbes. Quand l'orage menaçait et qu'on se trouvait à court de main d'œuvre, on ne craignait pas de recourir à lui. Il vous accueillait avec sa bonhomie habituelle, abandonnait le rabot ou la scie et s'empressait de vous suivre.

S'il ignorait les logarithmes et les équations du second degré, s'il n'avait jamais lu les tragédies de Racine ni étudié l'histoire des guerres puniques, il savait cependant beaucoup de choses. Il savait cuber une bille de bois, mesurer un tas de foin et toiser un champ. Connaissant comme personne le système métrique, il n'en continuait pas moins à nous donner la superficie de nos terres en poses, en quarterons et en perches, sachant d'avance que ces mesures-là nous les avions dans l'œil, tandis que les autres... Vendait-on un char de fumier ? Vite, on l'appelait. Il arrivait. Quelqu'un tenait la « chevillière » et le mesurage commençait. Ensuite, il tirait de sa poche un petit carnet à couverture grise pour faire ses calculs, après quoi il détachait la feuille et vous la remettait. On le remerciait et il s'en allait tranquillement comme il était venu.

Il se tenait toujours à l'écart de nos querelles politiques ou autres, et cela lui donnait une grande autorité pour régler nos différends. Que de fois n'a-t-il pas débrouillé nos chicanes à l'aide du code, nous évitant, de ce fait, l'intervention de la Justice !

Quant aux écoliers que la commune lui confiait, il se bornait à leur apprendre quelques éléments de grammaire, les quatre opérations, l'histoire et la géographie de notre pays.

Le matin, nous commençions la leçon par la prière, puis venait la lecture du catéchisme. Et puis, c'était une dictée, une de ces fameuses dictées dites « de rang » à l'issue de laquelle nous devions changer de place suivant le rang qui nous était assigné par rapport au nombre de fautes faites. L'après-midi était réservé à la copie. Nous avions des cahiers spéciaux dans lesquels nous transcrivions, de notre plus belle main, les principaux chapitres de notre livre de lecture. Au moyen de cet exercice, nous arrivions à acquérir une écriture remarquable au point de vue de la netteté et de la précision.

Il nous soumettait à une discipline stricte qui avait certainement ses avantages et ne manquait jamais l'occasion de nous parler du sérieux de la vie. A cette époque, personne ne songeait à mettre en doute la valeur du principe d'autorité — principe maintenu dans toute sa force à l'école comme sous le toit familial.

Bien que d'extérieur simple et modeste, il notre village et l'on avait recours à lui quand due à ses connaissances et à son éducation.

On lui savait gré de s'intéresser aux choses de notre village et l'on avait recours à lui quand il s'agissait de fouiller les archives, de rédiger un rapport ou de correspondre avec un conseiller d'Etat. Ce prestige, acquis au milieu de nous, n'avait rien d'extérieur ; il n'en était que plus solide et plus durable.

* * *

A cette époque, les classes étaient surchargées d'élèves et il fallait enseigner dans des locaux mal éclairés et mal aérés. Et il ne venait à l'idée de personne que la situation matérielle du régent puisse être améliorée. Il était pauvre et il restait pauvre.

Pour les nombreux services qu'il nous rendait au cours de l'année, on lui portait une douzaine d'œufs, en février, quand la ponte avait repris son cours normal. Il nous arrivait aussi de lui envoyer, en décembre et en janvier, cinquante centimètres de saucisse à rôtir, trois atriaux et un peu de « fricassée ». Plus tard venaient une ou deux boucles de saucisse au foie, un saucisson et un quartier de lard. Et naïvement nous pensions avoir accompli notre devoir. Quelquefois encore, mais plus rarement, il recevait un litre d'huile de noix, une bouteille d'eau de cerises et une « matole » de beurre quand les troupeaux redescendaient de la montagne.

Pour lui, le dimanche n'était pas ce qu'on appelle un jour de repos. Ce jour-là, il montait en chaire pour lire les dix commandements, il entonnait les psaumes et les cantiques et assistait le pasteur en diverses circonstances. Et le soir, il allumait un cigare et faisait sa tournée dominicale, toujours à la même heure. Il parcourait les rues du village, inspectait les carrefours et jetait un coup d'œil du côté de l'auberge. Les gamins qui flânaient encore, dans les rues, à cette heure tardive s'empressaient de déguerpir au plus vite, car il n'était guère agréable d'être surpris en ces occasions-là. Les noms des petits vagabonds se plantaient, comme des clous, dans sa mémoire et, le lendemain, à la première heure, l'interrogatoire commençait :

— Qu'as-tu fait hier ? A quelle heure est-tu rentré ? Pourquoi rôdais-tu dans les rues du village ?

Les délinquants baissaient la tête et se taisaient. De cette manière, l'interrogatoire était vite terminé et la sentence tombait inévitable : « Deux heures de retenue après l'école ! »

* * *

C'est ainsi que se sont écoulées les grandes années de sa vie. Il a été l'éducateur de plusieurs générations d'élèves qui, devenus hommes, lui gardent un souvenir ému et reconnaissant.

Durant près d'un demi-siècle, il a répété sans cesse les règles d'accord du participe passé, l'emploi des temps, les quatre opérations et les sommités des Alpes bernoises. Et puis, un jour, il a dit adieu à ses élèves. Des représentants de l'autorité scolaire sont entrés dans sa classe, ils lui ont tenu un petit discours en lui remettant, selon l'usage « un modeste souvenir ». Il aurait voulu répondre, mais l'émotion l'en a empêché. Il a serré des mains qui se tendaient et puis il n'a plus rien vu... un nuage passait devant ses yeux.

Passé, lointain passé, mais si vivant encore pour ceux qui se souviennent. A remuer toute cette cendre, il me semble que le temps de l'enfance ressuscite et que le régent d'autrefois — mort depuis longtemps — va réapparaître comme au temps où il pénétrait dans la classe en complet de milaine, calotte de velours noir et pantoufles brodées. Je revois son visage, taillé à coups de hache, sa barbe qui avait blanchi, son bon sourire et ses yeux accueillants.

C'était un cœur simple, rempli de confiance et d'humilité. Il avait une croyance instinctive dans la vertu de l'instruction et pensait qu'elle était appelée à donner au monde un avenir meilleur. Son âme loyale s'enthousiasmait pour toutes les grandes causes et sa conscience d'honnête homme se révoltait devant l'injustice.

Sa vie tout entière s'est écoulée sur le sol où il était enraciné, dans le pays dont il subissait le charme secret. *Jean des Sapins.*

LA SALADE

La salade se voit sur toutes les tables; de vieux proverbes nous disent :

Salade bien lavée et salée,
Peu de vinaigre et bien huilée

ou encore :

Qui vin ne boit après salade,
Est en risque d'être malade.

De nos jours, on sert la salade suivant la saison où elle est produite par les jardins; au printemps, on commence par le pissenlit, et on continue, à mesure de leur apparition, par la laitue, l'endive, la scarole, la mâche, la barbe de capucin, le cresson... on y ajoute toutes sortes d'ingrédients pour augmenter sa valeur nutritive et flatter le goût.

Képler, fatigué d'écrire et l'esprit troublé par ses méditation sur les atomes qui peuplent les mondes, ayant quitté son bureau pour entrer dans la salle à manger, se trouva en présence d'une succulente salade. Il ne put s'empêcher de faire la réflexion suivante à son entourage : « Si depuis la création flottaient dans l'espace des feuilles de laitue, des grains de sel, des gouttes d'huile et de vinaigre, des quartiers d'œufs durs, le hasard aurait-il pu les rapporcher dans nos assiettes sans les mains habiles d'une cuisinière ? Voilà certes une pensée qui ne pouvait venir qu'à l'esprit d'un astronome !

MORT PAR ERREUR

AU temps jadis, vivait dans un chalet perdu de la plaine du Rhône, un vieux bonhomme nommé Jean Bourloud, qu'assistait sa commune d'origine. Comme il était tombé malade, le bruit de son trépas fut malignement répandu dans la contrée. La fausse nouvelle fut ainsi rapportée au municipal Léon, préposé au service des pauvres.

Dans sa hâte de régler définitivement la situation de son combourgeois, l'édile trop zélé négligea de demander confirmation de l'événement et prit des dispositions immédiates en vue de l'inhumation. Il attela la Lise à son char à bancs et se rendit en cet équipage avec l'huissier Daniel au domicile mortuaire. A chaque « pinte » rencontrée sur le parcours, il y eut un petit arrêt, histoire de « fortifier le moral », car ces sortes de besognes demandent un certain courage. A tous, Léon expliquait qu'on allait ramener dans sa commune la dépouille inanimée du pauvre Jean.

Aussi, qu'elle ne fut pas la stupéfaction des délégués lorsque, arrivés à destination, ils se trouvèrent en présence d'un mort vivant. Le pauvre diable allait même mieux. Le conseiller ne put retenir, à cette vue, ce cri de protestation de l'officialité outragée : « Ce n'était vraiment pas la peine de nous déranger pour rien ! »

Il fallut rentrer bredouille !

Et ils n'étaient pas de retour au village que l'aventure défrayait les conversations.

— Alors, ce pauvre Jean ?

— Mort par erreur ?

Telles furent les réflexions qu'ils entendirent. Léon, surtout, en sa qualité de municipal responsable, trouvait la farce de mauvais goût. Heureusement que cette sinistre plaisanterie eut pour effet de prolonger de plusieurs années la vie de Jean Bourloud.

Mais, c'est ici que l'histoire eut son épilogue. Un jour, Jean ne s'avisa-t-il pas de mourir «pour de bon » !

Léon, qui était toujours chef de la section des pauvres, en reçut, cette fois, la communication officielle. Il attela encore la « grise » au char à bancs et descendit à la plaine en compagnie de son fidèle huissier. Comme ils devaient s'y attendre, les deux hommes furent interpellés quelques fois en cours de route : « Est-ce bien vrai, aujourd'hui ? » « Avez-vous pris des informations ? » « Il faudrait peut-être vous assurer de la chose... »

Léon n'eut qu'une réponse à toutes ces questions malicieusement indiscrètes :

— Cette fois, mort ou vivant, il faudra qu'il y passe !

A. Mex.

— Tant pis ; je voulais lui payer cinq cents francs que je lui dois.

— Ah ! très bien ; entrez, monsieur est revenu « ce matin ».

Douceurs. — Ce cheval a l'air assez bon, mais ne prend-il pas facilement peur ?

— Oh ! non, madame... Toutefois vous feriez bien de ne pas vous placer comme cela devant lui... Vous l'effrayez !

Distraction. — Un inspecteur visite une école de filles. Après avoir interrogé plusieurs enfants, qui lui répondent avec intelligence, il se déclare satisfait, félicite les maîtresses, loue les élèves, et termine son petit speech en disant d'un ton à la fois ému et solennel :

— Très bien, mes petites... c'est en travaillant ainsi qu'un jour vous deviendrez des hommes !

FIN D'ANNÉE AU VILLAGE

Les jours ont fui rapides depuis que les arbres dépouillés de leurs feuilles laissent voir les maisons du petit village caché là-bas au creux du vallon. Oui, les jours ensolleillés où l'astre radieux a essayé de réchauffer la terre déjà engourdie, les jours gris et maussades où les brouillards humides se traînaient lentement, tous ont disparu.

Et voici que Noël est arrivé. Chacun a pris le chemin de l'église et, pour une fois, toutes les places ont été occupées. Les yeux des enfants ont pétillé de joie à la vue du joli sapin illuminé de nombreuses bougies et d'ornements multicolores. Et la joie a été à son comble quand, les mains chargées de cadeaux, parents et enfants ont repris le chemin de la maison. Et la nuit s'est écoulée, pleine de rêves charmants.

Puis les jours ont succédé aux jours. En groupes ou isolés, les villageois ont gagné la ville pour faire les emplettes nécessaires ou simplement un tour de foire de Noël. Les gamins ont eu congé et ont couru les rues. Mais voici que la cloche a sonné au clocher de l'école. Quelques jours de travail et bientôt sa voix argentine se sera tue.

La fin de l'année a amené ses joies, ses réjouissances, ses fêtes de famille, ces réunions où les liens semblent se resserrer et où, hélas, les vides se font aussi sentir avec plus d'acuité. Et, avec le poète, on redit « Pourquoi faut-il donc se quitter ? »

Un culte a été annoncé par le journal. Là-haut, sur la colline, la voix des cloches s'est fait entendre. Elles ont, légères messagères, appelé les fidèles. Nombreux, en cette soirée de semaine, ils ont laissé là leurs travaux pour se recueillir et recevoir un bienfaisant message. Ils ont tressailli à l'ouïe des noms de tous ceux qui, pendant cette année qui se meurt, nous ont quittés. Ils sont partis, les uns au printemps de la vie, à l'heure où leurs regards étaient tournés vers l'avenir et l'espoir ; d'autres, aux heures grises du déclin, chargés d'ans et d'ennuis peut-être. Et leurs noms ont retenti à nos oreilles. Les souvenirs nombreux se sont pressés, aux détours de ruelles, au fond des cours pavées, sur les chemins des vignes ou des champs où, joyeux, si souvent nous les avons croisés. Une larme brûlante a perlé au bord de la paupière des parents, des amis de tous ces disparus en ces lieux évoqués.

La nuit s'est écoulée dans le calme et la Saint-Sylvestre est apparue dans la grisaille d'un jour sombre. Dans les rues, les gens ont passé affairés, les uns à mettre un peu d'ordre autour de leur maison ; les autres à couper du bois et à l'empiler, et d'autres enfin, à pas languissants, se sont rendus en maison communale pour payer leurs impôts et clamer leurs doléances.

Lentement, la nuit est tombée sur le petit village. Tous les bruits ont cessé pour quelques heures. Dans les chambres de famille, on a réveillonné et minuit ayant égréné ses douze coups, les cloches se sont mises en branle et se sont répondues d'un village à l'autre, tandis que, dans ces flots d'harmonie emportés par la bise glaciale l'an nouveau est apparu.

(Journal d'Yverdon). *Pierrette.*

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON

J'AI l'air un peu naïf, ce n'est pas ma faute, et je n'ai certes pas choisi cet air-là pour me rendre original.

C'est un air qui me vient de famille, je ne sais pas au juste, mais c'est un air que je ne puis pas dissimuler ni atténuer. Il frappe tout le monde, à première vue.

J'ai aussi une petite propriété, une petite bicoque dont vous ne me donneriez pas quatre sous.

J'y suis fort mal logé ; on n'y voit pas clair, il y pleut pendant les averses, les champignons et les rhumatismes y poussent dans tous les coins.

Cette humble demeure, qui me vient de mes parents est sise au bord d'une route à une faible distance d'une station d'étrangers, qui aligne sur la pente de coteaux verdoyants les plus somptueuses villas. Des millionnaires font la prospérité de cette station.

Dans mon logis je vivais, ou plutôt je vivotais péniblement.

Un jour, une belle auto de quarante chevaux au moins, s'arrêta devant ma modeste masure.

— Monsieur, me dit le propriétaire de cette somptueuse voiture, voulez-vous consentir à faire des affaires avec moi ?

— Oh ! protestai-je, j'ai l'air si....

Il me coupa la parole.

— Je l'ai remarqué et j'ai remarqué par la même occasion, que vous aviez également une vieille maison et c'est là, précisément ce qui me convient pour que nous réalisions, l'un et l'autre, une rapide fortune.

Voilà ce dont il s'agit : Je vais déposer chez vous des meubles anciens. Ils vous appartiendront, ils vous auront été légués, laissés en héritage par de vieux parents. Des touristes de la station voisine, adroitement informés par moi de cette circonstance, viendront les voir, voudront les acheter. Vous vous débattrez, vous vous montrerez récalcitrant ; vous soutiendrez qu'à aucun prix vous ne voulez vous défaire de meubles qui n'ont aucune valeur et qui vous rappellent des parents disparus. Bref, vous arriverez facilement à céder pour trente mille ce que je vous aurai conseillé de ne pas lâcher à moins de quinze mille ; le surplus du prix fixé par moi sera votre bénéfice.

— Et si je ne les vends pas, vos antiquailles ?

— Vous les garderez pour vous.

— Alors, je vous préviens que je ne chercherai pas à les vendre.

— C'est précisément ce qu'il faut. Toutefois, sachez ceci, c'est que, aussitôt négociés et emportés, ils seront immédiatement remplacés par moi, sans que vous ayez à vous déranger.

— Toujours dans les mêmes conditions ?

— Toujours.

Je marchai.

Voilà un an que je vends, à des amateurs passionnés, des pitoyables meubles éclopés, vermoulus, rafistolés avec de gros clous rouillés.

Les amateurs affluent.

Toute la journée, c'est un défilé d'autos qui viennent se ranger dans la cour de ma bicoque et d'automobilistes soi-disant fatigués, qui, sous prétexte de se désaltérer chez moi, viennent voir mes meubles de styles différents.

Les touristes se le disent entre eux, vantent les exceptionnelles trouvailles qu'ils font « dans les environs ».

Je sais me débattre, exciter leur convoitise en leur déclarant que tous les passants, que tous les beaux messieurs qui entrent dans ma masure veulent me les acheter, me font des offres.

Ils ne tardent pas à m'allonger le double au moins de ce qu'exige mon fournisseur et ils me regardent en dessous, d'un air malin, en se frottant les mains comme s'ils venaient de me jouer un bon tour, de conclure un marché par lequel ils ont remporté une victoire sur l'ignorance paysanne et m'ont roulé, et le lendemain d'autres meubles me sont venus de mes vieux parents décédés, surtout de mon bon oncle.

J'ai acheté cinq immeubles de la ville voisine avec mes bénéfices.

Mon fournisseur est content. Les affaires marchent bien à cause de mon air naïf, elles marchent même trop bien et j'ai reçu de l'usine qui fabrique les meubles de mes pauvres parents, l'ordre de ralentir un peu la vente, elle n'arrive plus à me fournir.

Royal Biograph. — Une histoire de cirque charmera toujours par le pittoresque de son cadre. Ce sera le cas pour **Croquette**, splendide film dramatique et humoristique, dont le roman est touchant, et qui bénéficie de plus d'une interprétation hors ligne. Nul doute que ce programme qui est le spectacle pour familles par excellence, ne remporte un gros succès. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 : dimanche 8, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Ben-Hur au Théâtre Lumen. — La présentation de « Ben-Hur » fut, comme on s'y attendait, un véritable événement. Jamais aucun art ne s'est approché avec autant d'intensité et d'émotion de la pure beauté. Vu l'emballement provoqué par « Ben-Hur », la Direction du Théâtre Lumen ouvre, dès ce jour, la location pour la 2e et la 3e semaine, en priant le public de bien vouloir retenir ses places à l'avance.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. *Confection pour ouvriers.* Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue St-François
L'aspirateur de poussière électrique
„ UNIVERSAL "
est indispensable dans chaque ménage.

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27 Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.

TIMBRES POSTES POUR COLLECTIONS
Choix immense
Achat d'anciens suisses 1850-54
Envoi prix-courants gratuits
Ed. ESTOPPEY
Grand-Chêne, 1 Lausanne